

Louis Guilloux et Jean Grenier :
**“ Nous n’avons jamais été séparés
que géographiquement ¹”**

Franchise! Sincérité! Cet échange rituel, adopté par les deux jeunes gens dès le lendemain de leur première rencontre en 1917, définira la nature de leurs rapports le long de plus de cinquante ans d'amitié. Ils le rappellent de temps en temps de manière explicite². Ils n'ont pas besoin de porter un masque l'un pour l'autre, à la différence de presque toutes les autres situations de la vie, même le mariage. Ils peuvent reprendre leur amitié au point où ils l'avaient laissée, même après des passages difficiles.

Ces deux mots définissent également leur pratique de l'écriture. Guidés par leur maître Edmond Lambert, ils font une attention extrême à ce qu'ils voient et entendent, et à ce qu'ils ressentent pour de vrai, en essayant toujours de s'affranchir des conventions ou « orthodoxies » politiques, sociales ou linguistiques.

Les éléments essentiels de leurs rapports sont bien connus, et pour la période 1926-1930 Sylvie Golvet en donne un résumé utile³. Grenier et Guilloux étaient en effet très liés à cette époque, où ils se trouvaient rapprochés géographiquement, et où ils faisaient des projets ensemble. Grenier ayant aidé Guilloux à s'établir à Paris, celui-ci mise sur l'écriture tandis que son ami prépare sa carrière de professeur en travaillant à sa thèse sur Jules Lequier. « Tous deux constatent les difficultés pour trouver une situation littéraire indépendante » et « désapprouvent le caractère insolemment ambitieux » de certains de leurs amis⁴. Grenier, qui fréquente avant Guilloux le salon de Daniel et Marianne Halévy, réproouve fortement l'esprit qui y règne, au point de dire dans une lettre à Guilloux: « Si je vivais quelque temps dans ce métier, je deviendrais révolutionnaire enragé et je jetterais une bombe dans la baraque⁵. » Tous les deux traversent des moments très difficiles et délicats, où chacun trouve dans l'autre une oreille compréhensive et un soutien fidèle, malgré des différences évidentes, qu'il s'agisse de foi chrétienne

ou de santé physique ou mentale. Ils s'enthousiasment pour les mêmes écrivains : les Russes, mais aussi Hardy, Conrad, Stendhal, Flaubert, Proust. Ils projettent d'écrire ensemble un livre, de collaborer à un projet de travail commun qui ferait écho à l'Abbaye de Créteil de Jules Romains et qui leur permettrait de vivre l'un auprès de l'autre.

Rapprochés par leurs attaches briochines et par une commune dévotion à l'écriture, Louis Guilloux et Jean Grenier venaient pourtant de deux bords opposés en matière de tradition politique et intellectuelle. Yves Loisel évoque la situation intenable du jeune Louis Guilloux, « écartelé entre deux milieux : celui des travailleurs manuels et celui des intellectuels ⁶ ». Grand observateur de la vie, il savait depuis son adolescence qu'il voulait suivre un chemin qui ne correspondrait à aucun de ces deux mondes, car il s'agissait d'écrire des histoires, peindre des individus réels. Pour cela il fallait quitter sa petite ville de province et vivre à Paris, où il devait trouver de petits emplois dans le journalisme. En grande partie autodidacte, il a mis du temps pour combler ses lacunes en culture générale – il se sentait longtemps inférieur aux gens de lettres, et vers la fin de sa vie il confiait même à Jean Grenier que s'il ne s'était jamais présenté à l'Académie française c'est parce qu'il avait honte de ne pas savoir le latin et le grec ⁷. Dans sa jeunesse il lisait surtout des romans d'aventures, mais aussi des auteurs républicains comme Jules Vallès qu'il avait découvert par hasard.

Jean Grenier, par contre, avait été élevé dans une famille bourgeoise, cultivée, et ses goûts le portaient tôt vers la littérature, les beaux-arts et la philosophie... orientale, qui faisait peu de cas des réalités humaines et enseignait la contemplation sereine du cosmos. Les études supérieures l'attiraient, avec au bout une carrière dans l'enseignement. Sa lecture de Nietzsche et de Spengler le faisait d'ailleurs craindre pour l'avenir de l'Europe, qui lui semblait s'engager sur le chemin de la violence irréfléchie et destructrice. Guilloux, écoeuré par la mentalité de sa petite ville, était attiré par la vision plus généreuse de l'humanité qu'il trouvait chez des écrivains qui avaient essayé de secouer le joug social pour revenir à une vie plus près de la nature, comme Rousseau et Tolstoï, ou les auteurs américains Walt Whitman et Henry David Thoreau. Sensibilisé également par ses contacts avec l'Angleterre et avec les marins étrangers du port du Légué, il écoutait volontiers les idées de Grenier, de Georges Palante et plus tard d'Edmond Lambert. Jean Grenier et Louis Guilloux voulaient passionnément écrire, avec comme modèles les grands Russes : Guilloux suivait Tolstoï, avec son envergure historique et son humanité, mais aussi Gorki, tandis que le

questionnement philosophique et religieux de Dostoïevski plaisait à tous les deux, mais surtout à Grenier⁸.

Emballés par la Révolution russe, ils avaient fondé leur propre association, le Nitchevo Club, qui n'avait pourtant aucun programme politique. C'était plutôt le signe d'une volonté d'ouverture et d'exigence (Franchise! Sincérité!), et du refus qu'ils opposaient à l'esprit de clocher. Lors d'un voyage qu'ils firent ensemble en 1923 à Vienne pour assister à la grande manifestation contre la guerre, ils rendirent visite à Stefan Zweig, dont la retraite de Salzbourg, dit Grenier, loin d'être celle d'un dilettante, était située « au croisement de toutes les routes d'Europe⁹ ». Issu d'un milieu syndicaliste, et ayant côtoyé des socialistes comme Augustin Hamon, Guilloux penchait naturellement vers la gauche, tandis que Grenier s'en méfiait, pour des raisons plutôt philosophiques et esthétiques que strictement politiques. Il résume leurs différences, non sans une certaine pointe d'ironie, en 1934: « je ne vois que le mal, et toi à un certain point de vue as plus de chance que moi puisque tu vois le remède et que tu en es sûr¹⁰ ».

S'ils n'avaient pas les mêmes idées sur les grandes questions de la vie (religion, politique), ils étaient pourtant unis en esprit. C'est cette distinction que Grenier propose dans *Les Grèves*, avec des hésitations qui ne l'invalident pourtant pas, dans un chapitre consacré à l'ami qu'il appelle Michel mais où on n'a pas de peine à reconnaître Louis Guilloux. « Mes conditions de vie m'éloignaient de Michel, dit le narrateur, mais mon esprit me rapprochait de lui. Cependant comme nous n'avions pas les mêmes "idées", le mot "esprit" ne devrait pas convenir¹¹. » Ce rapprochement s'explique, précise-t-il, non seulement par le fait d'avoir vécu tous les deux dans un pays qui invite au rêve, mais aussi et surtout par le bonheur qu'ils trouvaient à se communiquer leurs impressions sur les auteurs qu'ils découvraient. Cela devait les mener à formuler des projets de travail en commun, dont il sera utile d'esquisser l'ampleur.

Projets de travail en commun

On peut en effet distinguer quatre groupes de projets, qui sont les suivants. Le premier concerne l'hommage qu'ils voulaient faire à ceux qu'ils reconnaissaient comme leurs maîtres: Georges Palante et Edmond Lambert. Après le suicide de Palante en août 1925, Grenier publie rapidement un texte sur le philosophe dans *La Bretagne*

touristique, tandis que Guilloux écrit ses « Souvenirs sur Georges Palante » qui paraîtront dans *La Ligne de cœur* l'année suivante. Ce document devait être accompagné d'une présentation de Grenier, mais Julien Lanoë la refuse. Les *Souvenirs* seront réédités chez Aubert à Saint-Brieuc en 1931, et à cette occasion Grenier écrit à Guilloux qu'il y retrouve « des accents, des intonations, qui nous sont communs », si bien que s'il avait su évoquer la mer et le ciel de Bretagne, et l'amitié, comme Guilloux, il aurait exprimé cela « d'une manière voisine de la tienne ¹² », dit-il. Il s'agit donc de témoignages parallèles et complémentaires. Lors des tentatives pour racheter les droits à l'éditeur briochin en 1942 et faire publier les *Souvenirs sur Palante* chez Gallimard, en collection blanche, Grenier sert d'intermédiaire auprès de Brice Parain, et se réjouit de la perspective d'une collaboration plus étroite, où il ferait un article sur Palante pour accompagner la publication ¹³. Mais là encore, le projet échoue. Dans le cas de Lambert, le travail devait être fait en commun dès le début. Dès 1927, en effet, Grenier fait dactylographier les lettres que Lambert lui avait adressées et demande à Guilloux d'en faire autant, en vue d'une publication. Le projet échoue quand Lambert y oppose un refus formel ¹⁴. Il reviendra à l'ordre du jour en 1942 après la mort de Lambert, mais il ne sera jamais mené à bonne fin. Des projets d'hommage, donc, de piété, comme disaient les Anciens, où l'intention est sans doute plus importante que la réalisation.

Le deuxième groupe concerne des projets de création littéraire. Depuis son arrivée à Paris au début des années 20, Guilloux avait toujours rêvé de recommencer l'aventure de l'Abbaye, où des amis vivraient ensemble et deviendraient de vrais artisans dans plusieurs domaines y compris celui du livre. En 1928, après s'être vu attribuer la bourse Blumenthal pour *La Maison du peuple*, il travaille avec Lambert, Grenier et Daniel Halévy pour mettre sur pied un projet d'inspiration rollandienne, d'un centre qui ressemblerait à l'Abbaye mais qui serait ouvert aux jeunes de tous les pays d'Europe ¹⁵. Cela n'aboutit pas, comme c'est le cas pour plusieurs projets combinés par Lambert, mais Guilloux ne renonce pas pour autant à son rêve. En fait de création littéraire, il fait part à Grenier l'année suivante de son intention d'écrire un grand roman, « qui serait une peinture des milieux de la littérature, des éditeurs, et des journaux, à Paris » dans les années d'après-guerre, et pour lequel il aurait besoin des souvenirs de Grenier ¹⁶. Cela prendra bientôt la forme de toute une série de romans, une vaste fresque, où devait entrer par exemple le monde des étudiants que Guilloux ne connaissait que de l'extérieur, mais pour lequel Grenier pourrait

fournir les éléments nécessaires. Malgré son enthousiasme et ses travaux préparatoires, Guilloux sait très bien que « cela formera une œuvre capitale mais impubliable de notre vivant, ou du moins, pas avant la vieillesse ¹⁷ ». Il y a une partie de cette œuvre, toutefois, qui semble réalisable à plus court terme, et c'est *L'Homme de cœur*, livre d'abord conçu à part, mais bientôt intégré dans la grande fresque.

Qu'est-ce que c'est que cet *Homme de cœur*? Il s'agit d'un roman conçu d'abord par Grenier dans le contexte de ce qui deviendra *Les Îles*, dont le premier titre était « Un homme seul ». La première mention remonte à l'été 1928. Grenier envoie alors à Guilloux quelques pages où il est question de quelqu'un qu'ils appellent « l'homme de cœur ». Dans le texte ce personnage porte le nom de Georg, mais Guilloux voit bien qu'il s'agit de José, c'est-à-dire de l'artiste José-Maria Schroeder que Grenier avait connu à Naples et qui avait passé quelques mois en France en 1927. Voici quelques phrases tirées du texte de Grenier : « Les bourgeois ne se doutent pas du calvaire que doit gravir toute sa vie un grand artiste. [...] L'homme de cœur a des moments de profonde tristesse. Ses mains qu'il regarde sont vides, et il n'a fait que recevoir. [...] D'où vient qu'on aime les hommes de cœur? [...] Ils satisfont ce besoin de divertissement parfait que nous donnent les enfants et les animaux ¹⁸. » Ces pages, où la description de Schroeder est jointe à une longue méditation sur Rembrandt, seront supprimées dans la version définitive du texte, qui prendra la forme d'un essai lyrique, intitulé « Les îles Kerguelen » : mais pour le moment Grenier considère encore ce texte comme un roman, où de tels personnages ont évidemment leur place. Et c'est ce qui pousse Guilloux à faire le rapprochement entre le travail de Grenier, qui lui plaît, et son propre roman, où « il y a aussi un homme de cœur, dit-il, mais pas comme José : c'est Charles Gouinguenet ! le genre "cœur dans l'eau" ¹⁹ ». En septembre 1929 il demande des nouvelles de « notre "Homme de cœur" », et dit : « Je n'abandonne pas ce projet. Il nous faudra faire cela absolument. » Le mois suivant, il assure Grenier que « notre "Homme de cœur" s'insérerait très bien dans cette suite » de romans qu'il envisage. En janvier 1930 il dit encore : « le début de l'"Homme de cœur" pourra tenir », et demande : « As-tu continué ²⁰? » Il est clair alors qu'il compte toujours sur Grenier pour établir un premier texte, quitte à l'adapter sans doute par la suite. Mais c'est seulement un mois plus tard que Guilloux parle de reprendre *l'Indésirable* en le centrant sur Palante, pour en faire le premier volume de la série : le duel de Palante doit en constituer le troisième, et « l'Homme de cœur » semble avoir été oublié...

pour le moment. Guilloux aura toujours besoin de Grenier pour des détails indispensables, par exemple sur le duel. « Sans toi, je ne puis rien pour certaines parties, telles que le duel de Palante, par exemple. Je te demande nettement de me dire [...] si tu crois pouvoir entreprendre au moins cet ouvrage (le duel), sinon *tous les autres avec moi*²¹. » Grenier lui répond en mars qu'il approuve le grand projet, qui reste pourtant trop vague, qu'il aidera bien sûr son ami à retrouver les documents dont il pourra avoir besoin, et qu'il est d'accord pour faire ensemble « l'Homme de cœur ». Mais la refonte de son texte pour créer l'essai lyrique intitulé « Les îles Kerguelen » lui coupe l'élan créateur pour ce qui concerne le roman, et en mai 1931, quelques jours après la publication de cet essai dans *La NRF*, il avoue à Guilloux que s'il pense souvent à « l'Homme de cœur », il a un mal inouï à créer des personnages, si bien qu'« il faudrait que tu traces le canevas²² ». C'est la dernière allusion à ce projet, qui cède la place aux autres projets des deux écrivains maintenant plus sûrs d'eux-mêmes et impatients d'aller de l'avant, chacun dans sa voie.

J'ouvre ici une parenthèse pour parler de l'article signé Jean Grenier et Louis Guilloux et paru dans *La NRF*, qui rend compte des lettres des anarchistes américains Sacco et Vanzetti. C'est à Grenier seul que Jean Guéhenno demande l'article; Grenier suggère le nom de Louis Guilloux et propose ensuite à Guilloux de le faire ensemble; Guilloux est d'accord (« moi aussi, je voudrais bien que nos noms, au moins une fois, soient réunis »), mais « il faut que ce soit toi qui commences, dit-il. Établis un texte, et envoie-le-moi²³ ». Grenier s'acquitte, Guilloux traîne... et il est tout à fait vraisemblable que le texte enfin publié soit entièrement de la plume de Grenier. Il témoigne quand même d'un vrai désir de la part de tous deux de voir leurs noms réunis – mais, comme le dit Louis Guilloux, « je voudrais qu'ils le soient dans une œuvre réelle²⁴ », ce qui explique l'intérêt de *L'Homme de cœur*.

Le troisième projet commun, après les hommages et le roman manqué, concerne leur propre correspondance à tous les deux. Grenier et Guilloux s'écrivent beaucoup, et ils gardent soigneusement les lettres qu'ils reçoivent. Pendant les années 30, alors que Grenier était à Alger, le rythme épistolaire avait pourtant été dérangé, pour une raison ou pour une autre. Quand il se prépare à repartir après la guerre, cette fois pour l'Égypte, Grenier forme le projet de composer un ouvrage en envoyant une lettre toutes les semaines à son ami. « Stimulant nécessaire pour moi, confie-t-il. Il n'y a pas de pensée solitaire, comme je le croyais²⁵. » Il a besoin d'une structure régulière pour bien travailler,

et celle de la correspondance écrite, qu'elle soit réelle ou imaginaire, lui convient parfaitement. En fait ces lettres sont bien envoyées à Louis Guilloux au cours de l'automne 1945, et Grenier ne les rassemble pas pour en faire un ouvrage comme il l'avait annoncé. Mais d'autres, l'année suivante, serviront à composer « Un été au Liban » et puis *Lettres d'Égypte*, et en fait de projet commun, ce qu'il faut retenir c'est que la démarche de Grenier provoque une réponse équivalente chez Guilloux. Trois mois après l'annonce du projet, et quelques semaines seulement après la première lettre (qui fait part de la très grande difficulté que Grenier éprouve à écrire), Guilloux annonce à son tour : « Sais-tu que, suivant ton exemple, je me suis mis à t'écrire quasi quotidiennement. » Il s'agit bien pour lui d'un projet commun, car il ajoute alors : « N'oublie pas de continuer de ton côté. C'est essentiel²⁶. » Les lettres de Guilloux, jamais envoyées (comme d'ailleurs beaucoup d'autres dans le passé qu'il avait pourtant eu l'intention d'expédier, avant de renoncer ou simplement d'oublier), formeront l'ouvrage *Absent de Paris* (1952). Il me semble que dans ce cas on peut bien parler de travail commun. Il n'est d'ailleurs pas sans lien avec les efforts que font Jean Grenier et Louis Guilloux à cette époque pour rassembler leurs souvenirs d'enfance : là encore on pourrait très bien parler de travail commun, mais je ne vais pas m'étendre sur cela ici.

Le dernier projet commun, ou plutôt collectif, concerne l'action et non l'écriture. Jean Grenier et Louis Guilloux avaient toujours souhaité pouvoir travailler ensemble, et l'occasion leur en fut enfin offerte par la Société européenne de culture, organisme fondé à Venise en 1950 dans un but proche de celui indiqué par Jean Guéhenno dans sa *Conversion à l'humain*. Selon la charte de la SEC :

À l'impératif du oui ou non, reflet de l'esprit de guerre, et par quoi certains intellectuels se sont laissé entraîner, l'homme de culture résiste. Porté à rechercher et à discerner, sous les événements de la politique telle qu'on l'entend communément, les forces profondes qu'ils expriment, il oppose à ces exigences brutales et simplistes la réflexion, qui montre que cette antinomie n'est pas justifiée et que le conflit n'est point inévitable²⁷.

Guilloux y adhère de bonne heure, et il en parle à Jean Grenier lors de son voyage en Égypte en avril 1950, juste avant d'aller rencontrer le fondateur de la SEC, Umberto Campagnolo, à Venise. C'est en partie grâce à son zèle recruteur que Grenier et Camus y adhéreront sous peu. Grenier et Guilloux feront partie du « Comité promoteur »

d'origine (aux côtés de sommités telles que Chagall, Cocteau, Gide, Marcel, Mauriac, Merleau-Ponty, Paulhan et Sartre). Grenier acceptera par la suite d'être président du centre ouvert par la SEC à Paris. Il sera réélu au conseil exécutif de la SEC pour quatre ans, avec Louis Guilloux, lors de l'assemblée générale tenue à Venise en octobre 1954, mais il n'assistera pas aux réunions (même celle qui a lieu à Paris en janvier 1957), et se retire de la Société en janvier 1959²⁸. C'est dans les pages de la revue *Comprendre*, organe de la SEC, que Jean Grenier publie en 1956, dans un numéro consacré à « L'humanisme aujourd'hui », un article important intitulé « Humanités et humanité »²⁹. Louis Guilloux reste actif dans les réunions de la Société jusque vers 1956, mais je ne sais pas à quel moment précis il s'est retiré.

Une complicité parfois mise à l'épreuve

Il est évident que le désir de travailler ensemble ne mène pas toujours à une réalisation commune, mais on aurait tort de sous-estimer l'apport que cette complicité représente à l'œuvre de chacun. Lorsque le périodique anglais *Life and Letters* propose à Louis Guilloux fin 1945 d'écrire un article sur la littérature française depuis la guerre, le fait de pouvoir se tourner tout de suite vers Jean Grenier en lui demandant de rédiger un premier texte sur l'existentialisme semble avoir libéré Guilloux pour écrire non pas l'article pressenti, mais un conte en anglais intitulé « The power of darkness »³⁰.

Mais leur complicité fut-elle toujours si bonne que ça ? Cette grande amitié ne connut-elle pas des moments d'épreuve et même d'éclipse ? Il est vrai que l'éloignement tant géographique qu'idéologique devait la menacer dans les années 1930. Guilloux se sent isolé à Angers, et malgré l'espoir de vivre ensemble à Toulouse, Grenier part d'abord pour Albi, et ensuite pour Alger où il restera de 1930 à 1939. C'est en effet au début des années 30 que nous trouvons le regret de ne pas pouvoir vivre et travailler ensemble exprimé avec force par Louis Guilloux. Par exemple ceci : « Ton départ nous a laissés désespérés. Vivons ensemble³¹. » 1933 est une année vraiment difficile. Grenier sent le besoin de recevoir régulièrement des nouvelles de son ami, d'autant plus qu'il souffre non seulement de l'isolement intellectuel d'Alger et du fardeau de l'enseignement au lycée, mais aussi de la maladie et puis de la mort de son dernier enfant. En mars, en pleine crise, il écrit d'un ton grincheux : « J'ai été heureux de recevoir de tes nouvelles mais ton silence m'avait

fait beaucoup de peine. Je dois avoir de graves torts, je suppose³².» En mai, à propos d'un texte de Grenier où il est question d'une visite à un abattoir, Guilloux lui écrit : « Tu n'es pas gai. Ces pages ont un côté atroce [...] ne te laisse pas glisser sur cette pente³³. » Vers la fin de l'été il est question de malentendu, d'ombre qui plane sur leur amitié, en partie à cause de l'annulation par Grenier du voyage qu'il devait faire en Bretagne : il disait avoir cru « démêler de ta part vis-à-vis de moi des sentiments d'indifférence et d'oubli plutôt et surtout pas d'empressement pour que je vienne à Saint-Brieuc³⁴ ». Les protestations d'affection de part et d'autre n'arrivent pas à effacer le souvenir d'un déficit de correspondance, manifesté chez Grenier par des cartes désinvoltes ou des billets de quelques lignes, chez Guilloux par l'oubli ou la simple impossibilité d'écrire à certains moments, et à partir de 1934 leur correspondance s'étirole pour ne reprendre vraiment qu'après le retour définitif de Grenier en France.

Mais alors elle reprend, pour de bon ! Et même dans les pires moments, les amis avaient compris que la franchise et la sincérité n'étaient pas définitivement perdues entre eux. La rédaction du *Sang noir* coûtait à Louis Guilloux un engagement de toutes ses forces, au moment où Grenier devait jongler avec la mise au point de sa thèse, une situation pénible en ce qui concernait son enseignement (une classe de philo qui compte deux sections de quarante élèves chacune, avec un enseignement hebdomadaire de huit heures et demie pour chaque section) et de graves préoccupations de santé. Comme le dit Guilloux, « il paraît qu'il y a entre nous un malentendu. Quelle absurdité : non, il y a seulement que nous avons passé une année affreuse³⁵ ». En 1939, il fait écho à six ans de distance au *mea culpa* de Grenier : « Comme je regrette nos silences, dont je suis seul et malheureux coupable³⁶. » Quelques mois plus tôt, il avait déclaré rondement : « Au fond, nous n'avons jamais été séparés que géographiquement [...]. Soyons désormais plus prudents, sens fort, dans la conduite de l'amitié³⁷. » Leurs différences idéologiques n'ont-elles pas joué un rôle dans ce malentendu ou mésentente ?

Grenier s'intéresse depuis sa jeunesse à la pensée orientale, rencontrée chez Schopenhauer. C'est d'abord le bouddhisme, puis de plus en plus l'hindouisme, surtout sous la forme du vedanta (philosophie hindoue). Cette philosophie ne fait pas beaucoup de cas de l'humain, et en effet on reproche à Grenier l'inhumanité de sa pensée, par exemple celle des *Iles*. Par la suite c'est le taoïsme qui va le retenir. Dans l'étude qu'il publie en 1947 sous le titre « Le Non-Agir d'après le Tao » il donne

une réponse affirmative à la question : « Y a-t-il un modèle historique de l'absence d'engagement et de la négation de toutes les valeurs^{38?} » « Interiora rerum » et les textes qui suivent, consacrés au chat Mouloud, font état déjà d'une telle tentation. Si Jean Guéhenno, comme Louis Guilloux, est en partie séduit par le côté très personnel des « Iles Kerguelen », il blâme la méfiance dont Grenier fait preuve à l'égard de la camaraderie. « Pourquoi se défier ainsi des autres et de toute la vie^{39?} » Grenier fournit une réponse à quelques années de distance dans un article intitulé « L'orthodoxie contre l'intelligence », publié dans *La NRF* en août 1936. Un précédent article n'avait pas manqué de susciter des attaques furieuses, notamment à gauche. Georges Friedmann, par exemple, avait vu dans « L'Âge des orthodoxies » « un refus de prendre parti, une antipathie pour l'action qui procéderait d'un tempérament inapte à la vie pratique⁴⁰ ». La réponse de Grenier est magnifique : « Mais ceux qui possèdent un pareil tempérament sont tout prêts à reconnaître leurs limites s'ils sont de bonne foi ; ils sont peut-être les premiers à en souffrir ; ils s'engageront peut-être un jour dans l'action, dans la mesure où ils en seront capables, et pas du côté des privilégiés. Mais on ne leur facilite pas les choses en leur proposant pour première condition l'acceptation d'idées qui leur paraissent inacceptables⁴¹. » Les hommes peuvent s'organiser, pour « changer la vie » (titre d'un livre de Jean Guéhenno publié en 1961, et qui fera la joie des manifestants de 1968). Mais c'est justement l'action humaine qui répugne tant à Jean Grenier. Dans une de ses premières lettres à Guéhenno il nie « que l'artiste doive *directement* faire œuvre d'humanité⁴² », et il persiste à trouver le culte de l'action mal fondé et stérile quand il n'est pas franchement dangereux, comme le montre par exemple sa lettre ouverte à André Malraux à propos de *L'Espoir* (dans *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, 1938). L'humain, c'est autre chose. « L'humain, dit-il dans un essai sur Georges Braque, se mesure à l'étendue du sacrifice qu'il faut consentir pour renoncer à une perfection [...]. L'humain c'est, après la révolte du désespoir, une défaillance acceptée⁴³. » « Précisément l'humain réside dans une fissure que "l'homme total", "l'homme nouveau" s'empresse de boucher⁴⁴. »

Un engagement exemplaire

Mais tout cela n'empêche pas Grenier de faire preuve, quand il le faut, d'un engagement exemplaire, provoqué non par quelque volonté

d'être actuel mais par le spectacle de la souffrance humaine. En 1937, lorsqu'il est décidément *persona non grata* dans les milieux de gauche, et au moment même où Louis Guilloux s'engage pour sa part en faveur des réfugiés espagnols, Grenier publie dans *La NRF* un dialogue d'une page qui atteint l'essentiel, et qui s'appelle, simplement, « Ils ont faim » : inspiré par la misère quotidienne des rues d'Alger, et dix-huit mois avant les articles de Camus sur la misère de la Kabylie, ce texte ébranle la rhétorique du colonialisme et de l'exotisme par sa simplicité même et son humanité.

- Ils ont faim.
- Dans un semblable pays où l'hiver est si doux, surtout sur la côte, ils doivent avoir bien peu de besoins.
- Encore leur faut-il manger.
- [...]
- Nierez-vous tout ce que les Français ont fait pour eux? [...]
- Non, je ne nie rien. Vous dites vrai. Laissons les controverses à de plus méchants que nous; laissons la politique à de plus incompetents que nous.
- Alors?
- Alors, n'oubliez pas *malgré tout*: Ils ont faim⁴⁵.

Cette page est une des plus fortes que Grenier ait jamais écrites, et elle restera toujours actuelle, tout comme l'*Essai sur l'esprit d'orthodoxie*. Il s'expliquera sur celui-ci dans son « Avertissement » de 1938 :

Ces essais ont eu pour occasion l'actualité [...]. Mais ils n'ont pas eu pour objet l'actualité, au contraire puisqu'ils ont été écrits en réaction contre elle. [...] Pourtant ces essais ne veulent pas être négatifs, au contraire; ils marquent seulement que le rapprochement entre les hommes et l'affirmation d'une croyance commune ne peuvent se faire d'une manière valable qu'à certaines conditions, qui sont de croire avec son esprit et d'adhérer avec son cœur⁴⁶.

L'apport positif de l'*Essai* est justement une interrogation permanente sur la croyance et l'action qui sera toujours actuelle.

Lectures

Mais encore une fois il faut revenir à la constatation que l'amitié qui liait Jean Grenier et Louis Guilloux était moins fondée sur l'action

commune ou sur un humanisme partagé que sur l'échange ou mieux le don d'eux-mêmes dans une longue conversation à la fois orale et écrite (et où ces deux éléments, l'oral et l'écrit, étaient indispensables). Cette conversation concernait essentiellement la découverte de soi par l'écriture, découverte préparée par les lectures et les maîtres qu'ils avaient en commun, et formulée par Proust dans un passage célèbre :

Ainsi j'étais déjà arrivé à cette conclusion que nous ne sommes nullement libres devant l'œuvre d'art, que nous ne la faisons pas à notre gré, mais que, préexistant à nous, nous devons, à la fois parce qu'elle est nécessaire et cachée, et comme nous ferions pour une loi de la nature, la découvrir. Mais cette découverte que l'art pouvait nous faire faire n'était-elle pas, au fond, celle de ce qui devrait nous être le plus précieux, et de ce qui nous reste d'habitude à jamais inconnu, notre vraie vie [...]. Je sentais que je n'aurais pas à m'embarrasser des diverses théories littéraires qui m'avaient un moment troublé [...]. L'art véritable n'a que faire de tant de proclamations et s'accomplit dans le silence⁴⁷.

Grenier cite ce passage dans une lettre de 1929, deux ans après la publication du *Temps retrouvé*, et Guilloux s'y reconnaît, au point de le commenter abondamment⁴⁸. Proust insiste sur la découverte de soi, thème déjà abordé par Grenier en 1927 dans « *Interiora rerum* » et qui sera fondamental pour *Les Iles*, mais aussi sur un art véritable qui n'a rien à voir avec la littérature soi-disant réaliste ou à idées. Guilloux peut bien puiser dans ses souvenirs d'un certain milieu social, mais l'œuvre d'art qu'il crée ne sera pas pour autant au service d'une doctrine sociale ou politique.

Parmi les auteurs qu'ils découvrent ensemble on peut également citer Balzac, Stendhal, Hardy, Conrad, tous fondamentaux pour Guilloux. Il y a aussi Rodin. Un des livres que Grenier avait lus avec beaucoup de plaisir à l'époque de l'agrégation (1921) était les *Entretiens sur l'art* de Rodin, qu'il avait recommandé à Guilloux⁴⁹. S'il n'y en a aucun écho immédiat dans les lettres de Guilloux qui ont été conservées, il va citer tout au long de sa vie une phrase qui a dû l'impressionner (« les bonnes critiques sont celles qui vous confirment dans un doute dont vous étiez assiégé⁵⁰ »), et qui revient non seulement dans sa correspondance et ses conversations avec Grenier, mais également dans sa correspondance avec Guéhenno. Douter de soi, de son écriture, écouter les critiques sur qui on peut compter (par exemple l'ami exigeant), et puis se remettre au travail pour vaincre le doute et découvrir ainsi sa vraie vie : voilà le beau programme que se proposent Louis Guilloux et Jean Grenier.

Ils sont en effet très exigeants l'un envers l'autre, à l'image d'Edmond Lambert. Certaines lettres comportent des pages entières de remarques détaillées et parfois dures.

Certaines pages des essais qui deviendront *Les Iles* plaisent beaucoup à Guilloux, d'autres nettement moins – et c'est lui qui le premier suggère d'en faire deux volumes et non un seul, ce qui se réalisera bien plus tard avec *Inspirations méditerranéennes*, car il avait compris qu'il y avait en fait deux centres bien distincts⁵¹. Ce que Guilloux apprécie dans *Les Iles*, c'est « Les îles Kerguelen » – le thème de la découverte de soi – et certains chapitres de la vie du chat, mais il refuse « La mort de Mouloud » : « le ton n'est pas juste [...] le style est effroyablement lâché⁵² ». Il est vrai qu'il ne voit pas du tout les choses du même œil que Grenier : les détails concrets manquent, et « on ne voit pas assez le chat lui-même⁵³ ». Le contraste est frappant avec les lettres de Louis Guilloux qui à la même période tracent avec beaucoup de verve les amours de sa chatte dans le jardin de la maison d'Angers⁵⁴. Il n'est pas étonnant que Guilloux, romancier et conteur, apprécie peu les deux romans de Grenier. Des *Grèves*, il dit que cela n'a pas « cette épaisseur qu'on sent dans Proust⁵⁵ ».

Grenier est plus discret en ce qui concerne les livres de Guilloux, surtout parce que celui-ci ne lui soumet pas ses manuscrits à l'état de brouillon comme le fait leur ami Henri Petit, ou l'élève de Grenier, Albert Camus. Grenier se contente ainsi de dire de *Compagnons* : « C'est un chef-d'œuvre je te le dis. Aucune réserve possible là-dessus⁵⁶. »

Mais à propos du *Sang noir* il se permet quelques remarques sévères : « Il n'y a de fausse note que lorsque tu les fais grincer par trop, alors ce sont des fantoches sans vie – mais c'est dans ce défaut que tu tombes dans tous tes livres. Il n'y a plus alors de psychologie mais des actes de vengeance⁵⁷. » Il a l'impression que son ami s'est laissé envahir par « une tristesse qui confine au désespoir », et faisant écho à une lettre de Guilloux, il souhaite que « le courant qui t'a emporté loin de moi te ramène près de moi un jour⁵⁸ ». Mais il se montre judicieux en faisant remarquer que ce qui lui semble (et qui peut sembler à d'autres lecteurs) un défaut pourrait un jour être admiré – comme dans le cas de la *Vie de Rancé*⁵⁹. À propos du *Pain des rêves*, Grenier apprécie l'absence d'effet. « Un lac, un beau lac. Comble de l'art. » C'est en effet le langage de l'art qui semble convenir le mieux à ce roman : « Tout est dans l'atmosphère, et cette atmosphère est impalpable comme celles des Hollandais⁶⁰. » C'est « de beaucoup ton meilleur livre », mais il faut sans doute comprendre, celui qui se rapproche le plus de son propre idéal, et de ses souvenirs d'enfance.

Louis Guilloux et Jean Grenier ne réalisèrent jamais leur rêve d'une œuvre écrite en commun ni d'une situation professionnelle qui leur aurait permis de vivre l'un auprès de l'autre, mais l'œuvre de chacun porte les traces de la présence de l'autre. Ils tiennent compte des remarques critiques pour améliorer ce qu'ils écrivent, ils rédigent des notices et des prières d'insérer, ils préparent certains ouvrages en étroite collaboration. Louis Guilloux est présent dans *Les Grèves* sous la forme de Michel, comme Grenier l'est plus discrètement dans *Le Sang noir* par l'évocation de sa thèse sur Lequier (Turnier), attribuée à Cripure. Il est vrai de dire qu'ils ont chacun tendance à chercher dans l'écriture de l'autre un reflet de ses propres préoccupations, et que cela peut les tromper sur la véritable valeur de l'œuvre. Mais cela explique aussi le besoin qu'ils sentaient toute leur vie de continuer la conversation qu'ils avaient commencée le jour de leur première rencontre⁶¹. Ils ont le sentiment de se compléter par la conversation. Louis Guilloux rappelle en 1925 comment ils s'interrompaient, « tant l'un allait toujours exprimer la pensée de l'autre⁶² ». Tout en restant très conscients de leurs différences, ils reconnaissent en effet également de profondes ressemblances qui les rapprochent, notamment dans l'obsession qu'ils partagent avec la solitude et la mort. « Nous nous ressemblons jusque dans nos angoisses », dit Louis Guilloux⁶³. Grenier reconnaît avoir toujours vécu « terrifié par l'idée de la mort⁶⁴ ». Être présent à la vie est tout sauf évident. « Nous croyons vivre, et nous ne faisons que survivre⁶⁵. » Louis Guilloux, lui, compense une réelle peur de mourir par l'affirmation de la « comédie humaine » sous tous ses aspects. Mais ils sont d'accord pour parler de la mort « comme d'une construction ». « La manière dont J. parle (dont nous avons parlé ensemble) de la mort comme d'une construction, nous confie Guilloux dans ses *Carnets* en octobre 1950, signifie bien justement tout autre chose qu'un goût de l'anéantissement ou qu'une démission quelconque : une volonté d'éprouver la vie dans sa plus haute expression, dans sa forme la plus sérieuse et la plus grave. [...] Autrement dit passer d'une expérience propre à une *pensée*⁶⁶. » Franchise, sincérité. Dans son hommage à Jean Grenier, Yvon Belaval parle du style « comme preuve de la sincérité », et de la « sincérité comme style⁶⁷ ». Et de ce passage d'une expérience propre, mais souvent partagée aussi, à une pensée sincère et à un style, l'œuvre de nos deux écrivains témoigne au plus haut point.

NOTES

1. Lettre de Louis Guilloux (LG) à Jean Grenier (JG), s.d. [février] 1939 et 3 mars 1939 (Bibliothèque nationale, fonds Jean Grenier, où se trouvent toutes les lettres de LG à JG).
2. JG à LG, Noël 1931 (Bibliothèque municipale de Saint-Brieuc, fonds Louis Guilloux, où se trouvent toutes les lettres de JG à LG); cf. Jean Grenier, *Carnets 1944-1971*, Seghers, 1991, p. 468 (2 juillet 1968).
3. Sylvie Golvet, *Louis Guilloux, devenir romancier*, Presses universitaires de Rennes, 2010, ch. III, « Amitiés intellectuelles et circuits catholiques », < <http://pur.revues.org/171> >
4. *Ibid.*
5. JG à LG, 18 septembre 1928 (citée *ibid.*).
6. Yves Loisel, *Louis Guilloux (1899-1980), biographie*, Spézet, Coop Breizh, 1998, p. 38.
7. Grenier, *Carnets*, *op. cit.*, p. 517.
8. Voir p. ex. LG à JG, s.d. [décembre 1927]; Louis Guilloux, *Carnets 1944-1974*, Gallimard, 1982, p. 112.
9. Jean Caves (pseudonyme de Jean Grenier), « Lettre d'Autriche : une visite à Stefan Zweig », *Philosophies*, 3, septembre 1924, p. 356-358.
10. JG à LG, 22 novembre 1934.
11. Jean Grenier, *Les Grèves*, Gallimard, 1957, p. 305-306.
12. JG à LG, 23 mai [1931].
13. JG à LG, 23 avril 1942, 13 mai 1942.
14. Edmond Lambert à Jean Grenier, s.d. [? 27 novembre 1927] (BN).
15. Voir Toby Garfitt, *Jean Grenier, un écrivain et un maître*, Rennes, La Part commune, 2010, p. 168-169.
16. LG à JG, 15 octobre 1929.
17. LG à JG, 25 septembre 1929.
18. Manuscrit inédit, BN, fonds Grenier. Voir Garfitt, *Jean Grenier, op. cit.*, p. 186-189.
19. LG à JG, s.d. [? juin 1928].
20. LG à JG, 18 janvier 1930.
21. LG à JG, 29 février 1930.
22. JG à LG, 23 mai [1931].
23. LG à JG, 20 avril 1931.
24. *Ibid.*
25. JG à LG, 25 juillet 1945.
26. LG à JG, 17 octobre 1945.
27. *Comprendre*, 3, 1951, p. 48.
28. Garfitt, *Jean Grenier, op. cit.*, p. 567.
29. *Comprendre*, 15, 1956, p. 65-68.
30. *Life and Letters*, 48, 1946, p. 3-9; LG à JG, 1^{er} novembre 1945.
31. LG à JG, s.d. [? fin 1930].
32. JG à LG, 24 mars 1933.
33. LG à JG, s.d. [début mai 1933].
34. JG à LG, 12 août 1933.
35. LG à JG, 3 août 1933.
36. LG à JG, 9 novembre 1939.

37. LG à JG, s.d. [février] 1939 et 3 mars 1939.
38. Jean Grenier, *Entretiens sur le bon usage de la liberté*, Gallimard, 1948, p. 119.
39. Lettre de Jean Guéhenno à Jean Grenier, 2 mai 1931, in *Jean Grenier – Jean Guéhenno, Correspondance (1927-1969)*, édition présentée et établie par Toby Garfitt, Rennes, La Part commune, 2011, p. 74.
40. Georges Friedmann, « Autour d'un manifeste », *Europe*, 15 juin 1936.
41. Jean Grenier, « L'orthodoxie contre l'intelligence », *NRF*, 275, août 1936, p. 298-314 (p. 313); repris dans *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, Gallimard, 1938/1967, p. 58-59.
42. Lettre de Jean Grenier à Jean Guéhenno, 30 juin 1929, in *Jean Grenier – Jean Guéhenno, Correspondance, op. cit.*, p. 39.
43. Jean Grenier, *Essais sur la peinture contemporaine*, Gallimard, 1959, p. 157.
44. Jean Grenier, *À propos de l'humain*, Gallimard, 1955, p. 192.
45. Jean Grenier, « Ils ont faim », *NRF*, 291, décembre 1937, p. 1040.
46. Grenier, *Essai sur l'esprit d'orthodoxie, op. cit.*, p. 11.
47. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, t. 3, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954, p. 881.
48. JG à LG, 26 novembre 1929; LG à JG, s.d. [novembre-décembre 1929].
49. Auguste Rodin, *L'Art*, entretiens réunis par Paul Gsell, Grasset, 1911; JG à LG, 5 février 1921.
50. « Accueillez les critiques justes. Vous les reconnaîtrez facilement. Ce sont celles qui vous confirmeront dans un doute dont vous êtes assiégé » (Rodin, « Testament », dans *L'Art, op. cit.*): LG à JG, 10-11 mars 1929; LG à Guéhenno, 25 septembre 1941 (in *Jean Guéhenno – Louis Guilloux, Correspondance (1927-1967). Les paradoxes d'une amitié*, édition établie et annotée par Pierre-Yves Kerloc'h, Rennes, La Part commune, 2011, p. 526-527); LG à JG, s.d. [novembre 1945]; Guilloux, *Absent de Paris*, Gallimard, 1952, p. 137; LG à JG, 22 février 1960.
51. LG à JG, 20 avril 1931.
52. LG à JG, 10-11 mars 1929.
53. LG à JG, 28 mars 1929.
54. LG à JG, 4 mai 1929.
55. Grenier, *Carnets, op. cit.*, p. 306.
56. JG à LG, 27 juin 1931.
57. JG à LG, 26 novembre 1935.
58. *Ibid.*
59. *Ibid.* Grenier fait ici allusion à l'édition de la *Vie de Rancé* par Julien Benda (Bossard, 1920), qui salue le dernier livre de Chateaubriand en attirant l'attention sur le subjectivisme du texte qui correspond, selon Benda, au goût de 1920.
60. JG à LG, 23 avril 1942.
61. Louis Guilloux, *L'Herbe d'oubli*, Gallimard, 1984, p. 328.
62. LG à JG, s.d. [1925].
63. LG à JG, 19 mars 1962.
64. Jean Grenier, *Mémoires intimes de X.*, Mane, Robert Morel, 1971, p. 216.
65. Jean Grenier, *Sur la mort d'un chien*, Gallimard, 1957, p. 49.
66. Guilloux, *Carnets 1944-1974, op. cit.*, p. 113.
67. Yvon Belaval, « Un écrivain », *NRF*, 221, mai 1971, p. 37-43 (p. 43).